



HAL
open science

Jane M. Ferguson, Repossessing Shanland. Myanmar, Thailand and a Nation-State Deferred, Madison, The University of Wisconsin Press, 2021, xii + 303 p.

François Robinne

► **To cite this version:**

François Robinne. Jane M. Ferguson, Repossessing Shanland. Myanmar, Thailand and a Nation-State Deferred, Madison, The University of Wisconsin Press, 2021, xii + 303 p.. Moussons: recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2022, Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 39, pp.209-211. 10.4000/moussons.9620 . hal-04448810

HAL Id: hal-04448810

<https://cnrs.hal.science/hal-04448810>

Submitted on 20 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jane M. Ferguson, *Repossessing Shanland. Myanmar, Thailand and a Nation-State Deferred*

Madison, The University of Wisconsin Press, 2021, xii + 303 p.

François Robinne

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/moussons/9620>

DOI : 10.4000/moussons.9620

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 12 juillet 2022

Pagination : 209-211

ISBN : 979-10-320-0397-8

ISSN : 1620-3224

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)

**Référence électronique**

François Robinne, « Jane M. Ferguson, *Repossessing Shanland. Myanmar, Thailand and a Nation-State Deferred* », *Moussons* [En ligne], 39 | 2022, mis en ligne le 29 juin 2022, consulté le 08 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/9620> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/moussons.9620>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

- ROBINNE, François, 1992, «Habitat et parenté: essai d'analyse combinatoire entre différentes pratiques sociales des Birmans», *Techniques et culture*, 19: 103-137.
- ROBINNE, François, 1999, «Formes architecturales et normes cosmiques en Birmanie», in *Habitat et société, Actes des rencontres 22-24 octobre 1998*, Franck Braemer, Serge Cleuziou, Anick Coudart, éd., Antibes, Éditions ADP-CA, p. 27-51.
- ROBINNE, François, 2003, «The Monastic Unity. A Contemporary Burmese Artefact?», in *The Buddhist Monastery. A Cross-Cultural Survey*, Pierre Pichard & François Lagirarde, éd., p. 75-92.
- ROBINNE, François, 2012, «Theatre of Death and Rebirth: Monks' Funerals in Burma», in *Buddhist Funeral Cultures of Southeast Asia and China*, Paul Williams & Patrice Ladwig, éd., Cambridge: Cambridge University Press, p. 165-191.

* Anthropologue, directeur de recherche au CNRS, membre statutaire d'Aix-Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

Jane M. Ferguson, *Repossessing Shanland. Myanmar, Thailand and a Nation-State Deferred*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2021, xii + 303 p.

Par François Robinne *

Comparé aux nombreux ouvrages auxquels continuent de donner lieu de manière générale les minorités ethniques de Birmanie, l'originalité et l'intérêt de ce magistral *Repossessing Shanland* tiennent en partie au fait que Jane Ferguson sort de l'habituelle dualité entre pouvoir central/minorités. C'est dans la triangulation – et l'interaction – des pôles Myanmar/Thailand/Shanland qu'est envisagée et discutée la construction d'une identité shan malmenée entre quête d'unité et reconquête territoriale. Des plaines d'Assam – Ahom, Assam et Shan, prononcé « shan » mais écrit « hsyam », sont tous trois dérivés de Siam – aux hautes terres de Birmanie, du Laos et de Thaïlande, l'aire culturelle shan est potentiellement aussi étendue que disputée. Et l'imaginaire

qu'elle suscite est à la hauteur des enjeux politiques, militaires, identitaires qui s'y combinent.

Car si le contexte birman nous a habitués aux conflits armés, toute la subtilité de l'ouvrage est de montrer que la problématique de la « repossession » – devenue « repo » dans la terminologie vernaculaire – se décline aussi à travers des performances culturelles articulant traditions et modernité. À la fois empreinte d'une nostalgie autour d'un passé idéalisé et d'un idéal résolument projeté vers l'avenir, la quête d'une unité intangible trouve son expression à travers un alliage culturel aussi diversifié que créatif, que ce soit dans les domaines linguistiques, littéraires, culturels, ou encore dans celui des formations musicales dans une expression parfois très Rock'n'roll.

Dans cette zone frontalière montagnaise, le rapport au territoire est aussi instable que controversé. D'autant que, comparé à la Thaïlande et à la Birmanie, le Shanland est le seul des trois à ne pas avoir une reconnaissance internationale en tant qu'État indépendant. La décision de rejoindre l'un ou l'autre État s'avéra être dès l'origine un choix cornélien lorsque, après la Seconde Guerre mondiale, le dilemme se posa aux élites shan de rejoindre la Birmanie ou la Thaïlande. Un choix déchirant. Dans un cas il s'agissait, d'intégrer un État pluri-ethnique entretenant un rapport de force, coercitif, de nature quasi coloniale, entre une majorité suzeraine à l'égard de ses minorités vassales; avec l'avantage aux yeux des élites shan d'offrir à terme la perspective d'une autonomie-indépendance telle que prévue dans les accords de Panglong et telle qu'entérinée dans la Constitution birmane de 1947. Dans l'autre cas, le rattachement au royaume de Thaïlande revenait à rallier certes un État très proche culturellement et linguistiquement parlant, mais avec pour contrepartie la perspective d'une assimilation rapide quasi inéluctable du fait de la proximité linguistique et culturelle taïe/thaïe.

Rejoindre la Birmanie se traduit concrètement pour les Shan par la reconnaissance d'une citoyenneté pleine et entière mais marquée au fer rouge par des décennies de guerre civile, de chauvinisme ethnique et de violence armée entre plusieurs groupes combattant pour l'auto-détermination et la séparation promise mais toujours différée. Acquérir la citoyenneté thaïe revient pour ceux qui font ce choix à une assimilation inéluctable. Une perspective à laquelle s'ajoute, pour ceux que la guerre contraint à l'exil, d'être relégués au statut subalterne inhérent à la condition de montagnards repérables entre tous par leur accent et leurs tatouages; et ce sans espérer pouvoir bénéficier des avantages auxquels donnent accès les camps de réfugiés contrairement aux Birmans, aux Kayah, aux Kayin (Karen), aux Môn, etc. qui, eux, reçoivent l'aide humanitaire des Nations unies. De ce point de vue, les Shan de Birmanie comme de Thaïlande sont non seulement dans les deux cas des populations minoritaires, mais, qui plus est, des minoritaires parmi les autres minorités. Citoyens combattants côté birman, ni citoyens ni réfugiés côté thaï, c'est sur la porosité de ces contradictions que se cherche et qu'est vécue la construction d'un État shan dont la réalité relève essentiellement de l'imaginaire.

Huit chapitres constituent le déroulé de la démonstration. Une partie historique tout d'abord, qui met en évidence le paradoxe entre d'un côté un ethnonyme « Shan » attesté depuis plusieurs siècles et, de l'autre, l'absence ressentie d'un héritage partagé, ou tout du moins dont l'émergence n'est apparue que très tardivement dans le sillage de l'annexion britannique et des appétits impérialistes de la monarchie Siam/Thaïe. Et ce constat ensuite, selon lequel la nature inachevée du pouvoir et de la logique des factions pour toute souveraineté, à laquelle se superposent des économies parallèles et des trafics en tous genres, contribua, dans les années 1970, à la transformation d'un État shan moderne. La perspective d'un État

non plus manipulé par quelques élites mais dont s'empare la population, c'est ce que l'auteur qualifie de « révolution de l'encre et des industries culturelles insurgées¹ » par lesquelles s'ouvre le troisième chapitre.

Journaux, radios, musique, vidéo, mais aussi la convivialité des salles de karaoké et la force symbolique des tatouages ancestraux qui tirent leurs pouvoirs protecteurs des maîtres tatoueurs, astrologues ou membres du sangha sont autant de composantes des activités culturelles qui inscrivent dans l'imaginaire collectif ce que le combat politique tend à développer par le combat armé. Au sein de ces activités culturelles, la mise au point d'un alphabet shan tient à juste titre une place centrale dans l'argumentaire. Un très large éventail culturel vient ainsi en renfort du sentiment national, sensibilisant aussi bien le peuple que les soldats et bien au-delà encore, car le message est accessible à tout sympathisant potentiel sans discrimination. Les années Kun Sa interpellent sur la nature idéologique du pouvoir, incitant parfois à quitter les rangs de l'armée, tandis que les flux migratoires questionnent sur le rapport avec des migrants shan – ni réfugiés ni citoyens – asservis au transnational à leurs proches cousins thaïs du point de vue de la langue et de la religion partagées. Avec pour certains cette inversion incompréhensible des représentations en vertu desquelles les Shan devraient être *Tai-yai* dans leurs relations aux Thaïs, c'est-à-dire « frère aînés ».

L'anthropologie est, de mon point de vue, moins une science qu'une expérience, et J. Ferguson élève l'expérience du terrain au plus haut niveau de l'anthropologie. L'immersion dans les sociétés étudiées imprègne et enrichit les parties à dominante historique de son ouvrage, tout comme la profondeur historique éclaire ce qui pourrait passer pour anecdotique mais qui, sous sa plume, ne l'est jamais. Son immersion dans des terrains successifs et de longue durée, en Birmanie comme en Thaïlande,

sa connaissance approfondie des langues birmanes et thaïes en plus des spécificités shan/taïes, sa pratique de la guitare basse lui ouvrant les portes de la maison de Mattana au village de Wan Kan Hai, jusqu'à son sens de l'humour dont le texte est discrètement parsemé, tout contribue à la limpidité du récit et à donner sens aux moindres détails. C'est en ce sens que le septième chapitre intitulé « *Rockin' in the Shan World* » découvre toute sa profondeur. Car pour les avocats de l'indépendance shan, le combat pour un territoire shan (Shanland) est bien plus qu'une bataille militaire, c'est un combat historique et intellectuel pour la préservation de la langue, d'un style de vie et d'une culture. Servant de lieu de répétition aux groupes rock, la maison de Mattana offre un espace cosmopolite contribuant sous l'angle des formations musicales à la réaffirmation de l'identité shan.

Le huitième et dernier chapitre fait référence aux futurs souverains, par référence à ces novices élevés au rang de princes puis de renonçants, le temps du rituel initiatique de prise de robe, tout comme l'ouvrage s'est ouvert sur le roi légendaire Suerkhan Fa, prince de Mông Mao, associé à l'unité shan sur ce territoire Kawsampi dit des « neuf territoires », dont le nom de guerre « griffure de tigre céleste » s'impose comme le symbole de l'unité shan.

C'est parce que J. Ferguson signe là ce que je crois être son grand œuvre qu'on espère une suite, où les notions « d'État-nation » et de « cosmopolitisme », récurrentes tout au long de l'ouvrage, dépasseraient les sphères parfois réductrices des terminologies vernaculaires et du déterminisme anglo-saxon dans lequel nous confine la notion de « *race* ». Car l'on sait, et Jane Ferguson fait d'ailleurs référence en bibliographie à l'ouvrage de Rogers *Brukaker Ethnicity without Groups*, que les « catégories de pratiques » sont à distinguer des « catégories d'analyse ». D'autant que la question des migrations intra-asiatiques dans le sillage de la globalisation, des réfugiés fuyant

la junte birmane à la suite du récent coup d'État et des implications multiples dues au Covid contribuent dans la région à rebattre les cartes.

Note

1. « *Revolutionary Ink and the Shan Insurgent Culture Industries* », p.85 sq.

* Anthropologue, directeur de recherche au CNRS, membre statutaire d'Aix-Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

Giuseppe Bolotta, *Belittled Citizens. The Cultural Politics of Childhood on Bangkok's Margins*, Copenhagen, NIAS Press, 2021, ix + 250 p.

Par François Robinne *

Resitués dès les premières lignes de l'ouvrage au sein d'un rapport hiérarchique habituel à la sphère bouddhique thaïe, les *dek salam* ou « enfants des bidonvilles » sont considérés dans la relation cadets/ainés *phu noi/phu yai* au sein de laquelle ils font globalement figure de portion résiduelle de la société thaïe dans son ensemble, à savoir des « citoyens méprisés ». Giuseppe Bolotta décrypte parfaitement, dans une écriture enlevée, le processus par lequel ces enfants issus de la marge sont considérés aux yeux des élites et de la classe moyenne comme étant une source potentielle d'instabilité. À qui par conséquent il importe d'instruire une discipline stricte, combinant moralité bouddhique et formation militaire, conformément à l'esprit de thaïtude (*thainess*) universellement partagé. C'est du moins l'objet de la politique éducative en charge de l'encadrement de ces laissés-pour-compte. L'offre associative les concernant est très vaste. C'est à partir des années 1970 qu'à l'intervention de l'État vint s'adjoindre un grand nombre d'agences de toutes obédiences : chrétiennes, bouddhistes, séculaires, et de toutes origines : locales ou internationales. Avec pour conséquence première de transformer le paysage de la